

Peter Jones

*Si tu aimes, pardonne.
Si tu n'aimes pas, oublie.
(Vickie Baum)*

Claire

Nous nous levons instinctivement pour accueillir le maître des lieux. Barbara plonge la main à l'intérieur de son sac pour sentir le contact de son Beretta. Elle n'a pas encore fait confiance au destin et continue de se méfier de tout le monde.

Nous patientons un instant. La porte s'ouvre sur un homme élégant, les cheveux grisonnants légèrement crantés vers l'arrière. Sandie l'embrasse et il prend son fils dans les bras comme un bébé. Son visage révèle l'autorité et la rigueur. Il porte une chemise blanche à col ouvert dont il a dû retirer la cravate. Sous le bras gauche, il tient la veste de son costume gris, faisant découvrir qu'il doit travailler dans cet ensemble et en plus, par une belle journée ensoleillée, réservée en principe à la famille. Il fait un pas vers l'intérieur en posant son fils à terre. Je remarque ses yeux bleus avec des touches de vert comparables à ceux de Sean et autour, de petites rides naissantes annoncent l'âge de l'homme dans la cinquantaine. Je sens en lui comme un air de famille avec un autre homme. Mais impossible de me souvenir dans quelle circonstance. Comme lorsque l'on croise une personne dont on sait pertinemment ne l'avoir jamais rencontrée mais qui nous rappelle quelqu'un. Je suis certaine d'avoir déjà vu cet homme quelque part. Barbara repose son sac, tranquilisée.

Pendant qu'il nous serre la main, je tente de me souvenir sur quelle photo aperçue au manoir, figurait Peter Jones. Ce nom est nouveau pour moi. Je pense qu'il doit certainement ressembler à quelqu'un d'autre. Il nous remercie d'avoir accepté de rester pour le dîner et nous invite à nous installer sur la table du séjour qui occupera la seconde partie de la pièce principale. Un énorme buffet blanc cache la séparation d'avec la cuisine ouverte. Sandie peut ainsi suivre les conversations tout en préparant le repas.

Peter fait plusieurs allers et retours pour apporter le nécessaire : assiettes, couverts, verres. Même Sean participe à la mise en place. Je me lève pour aider et me contente des dessous de plats et des condiments, sous le regard foudroyant de Sandie qui ne veut pas que ses invitées fassent le service. Je me sens bien dans cette maison. Quelque chose d'indéfinissable me rassure. Ce doit être le tempérament du couple, si calme avec leur fils. Mais, il y a autre chose qui me

gêne sans en percevoir la cause.

Le repas est agréable. Sean, placé en bout de table, nous pose mille questions. Certaines sont sujettes à rire. Peter Jones ne s'étend pas sur sa profession et parle peu. Lorsqu'il émet quelques paroles, il les couvre derrière sa serviette blanche comme pour ne pas postillonner devant lui. Ce n'est qu'à l'apple-pie que les langues se délient pour poser les questions qui brûlent nos lèvres.

- Je voudrais savoir, commence Barbara, comment vous avez su que nous irions rendre visite à Madame Higgins ?

Peter Jones laisse un temps de réflexion et répond tout simplement :

- Parce que c'est elle-même qui m'a prévenu de votre rendez-vous aujourd'hui à l'heure du thé !

Nous sommes surprises de cette réponse d'une simplicité enfantine, pensant que les services secrets nous avaient mises sur écoute et que Peter Jones en faisait partie.

- J'ai demandé à Sandie de vérifier qui vous étiez car Madame Higgins devient de plus en plus méfiante.

- Mais, demande Barbara, comment Sandie aurait-elle su que nous n'étions pas des agents officiels du MI6 ou de Scotland-Yard venues l'interroger ?

- Parce qu'elle avait votre photo collée sur son tableau de bord et a pu ainsi vous identifier sans ambiguïté !

- Comment ça, « *notre photo* », m'exclamé-je, outrée de passer pour une fugitive recherchée par toutes les polices de l'Angleterre !

Sandie sort un cliché de la poche de son gilet. On nous voit, Barbara et moi, en discussion à l'aéroport lors de notre première rencontre. Qui a pris cette photo car je n'ai vu personne dans les parages ? Elle semble avoir été saisie de loin.

- Je l'ai prise avec un télé-objectif, dit Peter fièrement. Vous êtes ressemblantes, non ?

Je reçois sa dernière phrase comme un choc. A travers mon corps, une onde glaciale me traverse le dos. Le son de sa voix m'est maintenant familier, comme un souvenir lointain au plus profond de mon enfance. Ou bien s'agit-il d'un homme que j'ai croisé lors des déplacements avec Charles ? Non ! Cela me semble très éloigné dans le temps, peut-être cinq ou dix ans, bien avant l'université de Preston. C'est difficile à définir.

Peter et Sandie choisissent de boire une tisane. Nous acceptons également. Vingt-deux heures sonnent à la pendulette du salon et Sean est emporté par sa mère pour aller

se coucher. L'enfant n'a pas envie de partir, préférant la compagnie des invitées. Il tente de retarder le moment fatidique mais rien n'y fait.

Soudain, un éclair de lucidité me traverse l'esprit. Je me lève en me dressant devant Peter.

- Ce n'est pas possible, dis-je effarée !

Je me sens pâle, me vider, bientôt m'évanouir. Barbara me regarde sans connaître immédiatement la raison de mon étonnement. J'ai remarqué qu'elle-même, depuis le début du repas, se posait mille questions sur ce personnage, sans m'en parler.

- PAPA !

J'ai poussé un cri. Plus un cri de douleur qu'un cri de surprise. Mon cœur s'emballa. Je pleure, je ris, je ne sais pas pourquoi j'ai cette étrange réaction de me sentir mal.

- Vous avez mis du temps à me reconnaître, dit Peter, avec un sourire enjôleur !

- Tu as tant changé que ça, dis-je, en le perçant du regard !

- Je me suis fait refaire le visage il y a quatre ans.

- Moi, je t'aimais comme tu étais avant et pourquoi ce nouveau nom, demande Barbara ?

- Je vais tout vous expliquer et je crois que nous allons y passer une partie de la soirée.

Je contourne la table pour m'approcher de lui. J'ai besoin de m'assurer qu'il dit la vérité. Je perçois l'odeur de son parfum préféré. Il est resté le même, malgré sa nouvelle tête d'anglais parfait et a conservé le même éclat lumineux de ses yeux qu'il a transmis à Sean tandis que Sandie lui a apporté leur forme en amande. Je me jette dans ses bras comme la fillette qui veut se faire pardonner. Je le serre fort contre moi. Je me sens aussitôt en sécurité. J'ai encore dans mes souvenirs d'enfance la douce force qui émanait de lui. Barbara se tient derrière moi lorsque Sandie redescend de la chambre. Elle voit les deux sœurs serrées contre son compagnon et comprend que nous avons découvert leur secret.

Nous nous asseyons sur les canapés, dans le salon tandis que Sandie apporte un plateau avec des grandes tasses et une bouilloire. La maîtresse de maison a disposé des feuilles de verveine à infuser dans l'eau chaude.

- Je vous observe depuis de nombreux mois, commence-t-il. Pas continuellement, mais assez souvent. Au début, j'ai dû me déguiser pour ne pas être reconnu. J'avais prévenu les Norton, durant l'été 1967, qu'au cas où je serais arrêté par les services secrets ou s'il m'arrivait quelque chose de fâcheux, ils devaient

dégager du manoir et rejoindre Preston où j'avais des amis sûrs qui pouvaient les aider. Ils ont suivi mes instructions à la lettre puisque tu es allée à University of Central Lancashire, étudier l'histoire et la culture anglaise. Tu as habité avec Suzanne et Henri dans leur nouvelle maison de Deauville avant de loger chez un comte dans un manoir. Il avait ordre de veiller discrètement sur toi pour ta sécurité.

Je me souviens, en effet, de l'accueil princier qui m'a été fait dans cette magnifique demeure. J'ai bénéficié d'un cabriolet génial, tout vert, dont je ne pouvais pas me séparer. Cette époque de ma vie, malgré la disparition de mes parents, a été une période d'enchantement et d'insouciance.

- Quant à toi, Barbara, j'ai utilisé mille subterfuges pour te suivre, savoir où tu habitais et avec qui. Jamais tu ne m'as remarqué. J'avais plusieurs déguisements à ma disposition.

- Je n'ai rien vu et pourtant, je suis une maniaque de l'observation !

Comme moi, Barbara est toujours dans la stupéfaction des retrouvailles. Elle ne sait plus quelles questions poser, tant ce moment est chargé d'émotion. Je la sens hésiter. C'est moi qui commence à demander pourquoi il n'était pas dans l'avion à la place de Martin Higgins.

- Higgins, lui-même, venait de m'informer du mandat d'arrêt lancé contre moi. J'étais accusé de trahison. Un fait complètement tordu, émanant de deux types du MI6 qui souhaitaient depuis longtemps m'écarter de l'éventualité de prendre la direction du MI5 qui venait de m'être proposée par le premier ministre.

Nous buvons notre tisane en silence. C'est chaud mais l'odeur des feuilles parfume agréablement l'ambiance.

- Ce n'était donc que ça, au début, dit Barbara, une question de jalousie ?

- C'est ce que j'avais cru. Mais, quelques mois auparavant - et je t'en avais parlé Barbara - certaines missions frisaient l'hystérie. Higgins m'avertit que Paul Gardner, un collègue du MI5 cherchait à me faire endosser des erreurs de plusieurs coups de filet où des agents avaient trouvé la mort. Je n'avais jamais participé à aucune de ces arrestations. De cette façon, ils voulaient créer un sentiment de déstabilisation des services secrets. Le Royaume-Uni devait apparaître comme une communauté complètement désorganisée. J'ai alors compris que j'avais des ennemis dans ma propre section. En fait, Sandie avait vu Paul Gardner et John Slade du MI6, avec George Keller - une sorte de mercenaire - ensemble dans un

pub de Londres, discutant d'une certaine opération Copernic dont elle n'avait jamais entendu parler. Ils ne l'avaient pas remarquée. C'est là qu'elle est venue m'en parler à l'hôtel et c'est là que notre ... relation a commencé.

Barbara et moi sommes suspendues à ses lèvres. Je remets dans ma tête le puzzle construit morceau par morceau depuis le début. Mais l'histoire de l'accident d'avion ne cesse de me hanter :

- C'est vrai Mimie, continue-t-il (cela me fait plaisir d'être appelée par mon surnom). Cela ne devait pas se passer comme ça. Martin Higgins et ta mère embarquèrent comme Monsieur et Madame Jordan pour jouer les touristes jusqu'au palais du Président Makarios à Nicosie. Pendant ce temps, je prenais le premier vol pour Genève. C'était une ruse pour que je puisse le rencontrer en secret au siège de l'ONU. Il était venu signer un traité commercial avec Israël et j'avais sollicité un entretien. Je n'ai pas pu pénétrer dans l'enceinte de l'organisation car j'ai reconnu des agents du MI6 en faction, devant, pour m'arrêter. Ils avaient appris ma démarche, je ne sais comment ! C'est alors que je suis retourné à Londres pour rencontrer la seule personne au Royaume-Uni qui avait toujours confiance en moi et à mon honnêteté : Sa Majesté la Reine.

Mon père marque un temps d'arrêt. Les périodes méconnues de son histoire commencent à se remplir, apportant régulièrement une compréhension plus aisée sur des événements confus.

- Sa Majesté me reçut entre deux audiences privées. Nous eûmes un entretien de près d'une heure, en mettant sur pied un système d'espionnage inhabituel en Grande-Bretagne : je suis devenu à ce moment-là un agent secret au service unique de Sa Majesté et je le suis toujours. Je ne dépends ni du MI5, ni du MI6, ni du Premier Ministre.

- Comme James Bond, dis-je avec humour !

- C'était nouveau pour moi. Habituellement, je recevais mes ordres du directeur du MI5, mais comme je venais d'être considéré disparu, je pouvais me déplacer n'importe où, sans attirer l'attention. Les recherches à mon encontre furent suspendues. Je pus ainsi fourrer mon nez dans les affaires des services secrets, toujours déguisé pour ne pas être reconnu. Sa Majesté pensait que depuis plusieurs mois, elle recevait des informations erronées, si bien qu'elle avait souhaité avoir un informateur indépendant en qui elle pouvait avoir confiance. Et ma disparition lui a apporté cette opportunité.

- Tu as pensé à maman quelques fois, demandé-je ?

- J'ai toujours son image dans ma tête. Jamais elle ne s'effacera de mes souvenirs. C'est moi qui aurait dû mourir auprès d'elle, qui aurait dû lui prendre la main pour l'aider à affronter la mort. J'ai manqué là un acte important de ma vie.

- Mais, Daddy, tu n'y es pour rien, dit Barbara !

- Je sais, mais ça ne m'empêche pas d'y penser.

Son visage est devenu grave. Il n'a jamais oublié ma mère qu'il a séduite en tant qu'agent spécial et a dû demander l'autorisation au roi George VI pour l'épouser, car elle était sa fille aînée.

- J'ai pu suivre ainsi votre vie, rencontrer vos rendez-vous galants, vivre vos voyages officiels ou non. J'ai fait connaissance avec vos amis. Je me suis renseigné sur eux pour savoir s'ils jouaient vraiment le rôle de l'amitié ou bien celui de l'intérêt. J'ai voyagé aux Baléares avec Jissey et toi. J'ai suivi votre romance. Là, j'ai failli me faire remarquer par Alex Thomson, l'agent spécial mis à ta disposition pour ta sécurité. Je suis allé plusieurs fois au manoir où j'entreposais des dossiers importants que personne ne devait prendre connaissance. J'utilisais mon bureau pour les cacher. Je me suis rendu compte de votre obstination pour découvrir le secret de Sophie. Mais, vous avez tout découvert. Bravo ! Vous avez été très forts tous les deux ! Et ton ami Jissey est un type bien, en qui tu peux avoir confiance.

Je suis sensible à son observation, surtout venant de mon père qui, instinctivement, veut ce qu'il y a de mieux pour sa fille. Il tente de faire de l'humour pour minimiser l'émotion de la situation. J'observe ses nouveaux traits, plus doux que les anciens, ses joues moins creusées, sa coiffure dont la raie à gauche a disparu, laissant une chevelure formant des vagues et tirant vers l'arrière. Le gris de ses cheveux s'est accentué en cinq années de cachettes, de déguisements, de filatures. Il a encore plusieurs choses à nous dire mais la plus importante est celle de l'arrestation, cet après-midi même, par les services secrets, de John Slade du MI 6 et de Paul Gardner du MI5 qui se sont avérés être des agents du KGB, infiltrés depuis une dizaine d'années et qui ont pu atteindre les rouages des services gouvernementaux pour manipuler et créer une confusion internationale. L'attentat manqué du président de la république française faisait partie d'une longue liste d'objectifs à atteindre pour déstabiliser l'Europe et empêcher le rapprochement des pays européens. D'autres manœuvres du même genre ont été programmées mais la tentative

d'arrestation et la disparition de Alan Jordan ont obligé ses instigateurs à rester dans l'ombre. La prochaine personnalité était le président Makarios qui devait être assassiné par un britannique, remettant ainsi en cause la stabilité politique du Moyen-Orient. Le troisième personnage arrêté ne fait pas partie des services, il s'agit de George Keller. C'était le second individu qui a tenté de m'enlever à Paris pendant la révolution de Mai 1968.

- Pour John, demande Barbara, comme as-tu su ?

Sa voix est remplie de tristesse. Elle vient d'apprendre que, pendant des années, elle a vécu avec un agent soviétique qui l'a séduite pour bénéficier régulièrement d'informations que lui fournissait sa compagne. Barbara n'a rien vu venir, elle, pourtant méfiante, percevant instinctivement les nuances du danger.

- John n'était pas ma priorité, répond Peter Jones, car il était avec toi et je respectais ton choix. Trois renseignements importants, transmis par mes soins, ont été rapportés déformés à Sa Majesté. Nous avons donc étudié ensemble la possibilité d'une erreur ou d'une mauvaise compréhension. Deux autres informations ont été envoyées incomplètes au Premier Ministre. De là, nous avons su que John Slade était un manipulateur. En tant que secrétaire du directeur, il était au centre des communications, donc difficile à atteindre. Nous avons dû créer une fausse enquête à l'encontre de Paul Gardner pour confirmer notre hypothèse. John Slade n'a pas pu mettre en cause Gardner car il aurait dévoilé ses cartes. Le directeur a averti Sa Majesté de la complicité des deux agents et a décidé leur arrestation. Il a dû en informer le Premier Ministre. Mais un doute subsistait sur son intégrité. Heureusement, il n'appartenait pas à ce mouvement clandestin. Quant à George Keller, il a tout déballé aux agents du MI6 chargés de l'interroger sur Gardner qui s'est fait prendre en flagrant délit de détention d'informations Top-Secret, remis par Slade, lui-même.

Je vois des larmes couler sur les joues de Barbara. Elle paraît bouleversée par cette nouvelle. Je la prends dans mes bras pour soulager sa tristesse de savoir que l'homme qui a partagé sa vie était un traître et un espion.

- Nous sommes ensemble depuis quatre ans, dit-elle et nous nous entendons bien. Évidemment, nous vivons nos vies chacun séparément, moi au MI5 et lui comme secrétaire du directeur du MI6. J'avoue que l'on se voyait deux fois par mois et partagions de véritables nuits d'amour. Il ne me questionnait

jamais directement. A chacune de ses conversations, il disait travailler sur une affaire complexe et me demandait conseil. C'est de cette façon qu'il tentait de me mettre à l'aise pour dévoiler ce qu'il désirait. Je ne me souviens d'aucune d'information secrète que je lui aurais fournie. Je me suis fait avoir comme une débutante. Lorsque l'on ne peut pas faire confiance à son compagnon, à qui faire confiance alors ?

- John Slade, continue-t-il, a eu connaissance, en 1966, de notre parenté. Je pense qu'il t'a séduite pour cela.

- La première fois que j'ai été invitée par John, dit-elle, il faisait froid et je rentrais chez moi, dans un studio déplorable sur Old Pye Street. Je payais un loyer démentiel pour vingt-cinq mètres carrés dans un immeuble en briques, bâti à la hâte après le Blitz de 1942. Pas de chauffage. Les toilettes sur le palier. J'ai dû acheter un radiateur électrique pour ne pas mourir de froid. La seule vue dont je bénéficiais, était les toits des immeubles voisins. Je montais les six étages sans rechigner car je n'avais pas pu trouver un autre endroit pour me loger. J'avais débuté au MI5 six mois auparavant et pensais chercher ailleurs, même plus éloigné de l'agence. Je n'avais pas de voiture et utilisais les bus à impériale pour circuler dans Londres. Et ce jour-là, John Slade disposait de la Rolls Royce Silver Shadow de son patron puisqu'il devait aller le chercher à Heathrow le lendemain matin. Il profita de cette opportunité pour me ramener chez moi. Je n'osai pas le faire monter. Il proposa donc de boire un dernier verre à l'arrière de la voiture aménagée pour cela. Après deux whiskies, je suis tombée amoureuse de lui et nous avons fait l'amour sur la banquette arrière en tirant les rideaux pour être invisibles de la rue. Je ne regrette rien. C'est l'un des souvenirs fantastiques que je me remémorerai toute ma vie. Une semaine plus tard, il m'a proposé de venir habiter avec lui à Ebury Street. C'était en 1967. Et il savait déjà que j'étais ta fille et que je lui servais d'agent de renseignements pour te faire tomber.

Malgré la dureté de son caractère, elle ne peut s'empêcher de pleurer à chaudes larmes. Malgré tout ce qu'il a fait à son insu, je suis certaine qu'elle lui pardonne déjà ses actes tant sa tendresse pour lui est encore vive.

- Je sais qu'une partie de ta vie vient de s'écrouler, dit Peter Jones à Barbara ! John était un hâbleur qui profitait de tout le monde, même de toi ! Je le soupçonnais d'avoir installé des micros au manoir. Par une simple visite, j'ai pu le vérifier.

- Comment a-t-il pu me faire ça, dit Barbara fâchée ?

- Je devais vous éloigner de Londres pour vous faire

rencontrer en toute sécurité. Les deux enveloppes que toi, Barbara, devait remettre à Claire, t'obligeaient à prendre contact avec ta sœur.

- C'est grâce à toi que nous avons découvert que nous étions sœurs, dis-je étonnée ?

- Oui, c'était mon idée. Je suis entré chez toi sans problèmes, comme l'avait fait John quelque temps auparavant pour mettre en place le système d'écoute.

- Pourquoi ne t'es-tu pas manifesté, demandé-je ? J'aurais compris si tu m'avais expliqué ta ... résurrection !

- A chacun de tes voyages, je m'arrangeais pour me trouver deux sièges derrière toi, Claire. Comme tu ne t'attendais pas à être suivie, j'ai pu circuler à ma guise.

- C'est toi, demandé-je, qui a envoyé à Sofia, la cousine de maman, le manuscrit dont elle parle dans la lettre ?

- Je l'ai découvert au cours d'une enquête, quelques années auparavant. Je le lui ai envoyé car je connaissais ses compétences pour découvrir les trésors et celui-ci en est un.

Il se tourne vers moi et me demande :

- Tu ne serais pas enceinte, toi ?

Je me demande comment il l'a su.

- Oui, c'est vrai.

- Ça alors, s'exclame-t-il ! Je vais être grand-père !

Sandie vient me féliciter. Comme toutes les femmes, elle est sensible à la maternité. Ses yeux brillent. Ils sont d'un bleu profond. Ses cheveux blonds descendent en ondulations sur ses épaules.

- Pourquoi les messages codés, demandé-je ? Pourquoi ne pas avoir plutôt cherché à me rencontrer en secret ?

- Les messages codés sur le livre du Petit Prince, j'en ai eu l'idée en retrouvant celui du manoir. J'ai pris mon exemplaire, sachant que tu avais conservé précieusement le tien.

- J'ai pu traduire tes messages, mais pourquoi ne pas te faire reconnaître directement, dire que tu étais vivant, que tu pensais à moi, que tu m'aimais toujours ? Tes secrets, je comprends, mais moi j'attendais d'avoir un vrai père qui me dise : « *Je suis vivant !* ». Ça, ça m'aurait plu !

- Les codes, dont tu connaissais le fonctionnement, étaient pour moi la seule façon de t'expliquer mon histoire sans que tu puisses la transposer dans la réalité. Si tu avais été interrogée par les services secrets, tu n'aurais pas eu à l'esprit une véritable rencontre avec moi et même tu ne pouvais pas affirmer que j'étais toujours vivant car tu n'en étais pas certaine. Le livre de Saint-Exupéry était une métaphore pour que tu

comprendes dans ton cœur que j'étais là pour te protéger sans en avoir fait la moindre allusion.

- C'est compliqué, dit Barbara ! Mais je comprends ce que tu veux dire. T'adresser directement à nous, nous mettait automatiquement en danger !

- C'est exactement cela. John Slade était souvent dans les parages à fouiner pour chercher à savoir ce qui se passait.

- Il comptait plus pour toi que moi, dis-je !

- Non Mimie, ce n'est pas vrai ! Je vous aime Barbara et toi et je voulais que personne ne vous fasse de mal. C'est pour ça que je vous ai mises en dehors de tout ça !

- Tu as su que Sa Majesté m'avait anoblie, il y a deux mois ?

- Bien entendu. Elle m'en a parlé pendant que tu étais dans la salle d'attente avec ta dame de compagnie...

- Tu étais dans le bureau, dis-je, étonnée ?

- Elle m'a demandé de rester derrière le paravent pendant l'audience. Elle voulait jouer un tour de passe-passe au destin. La petite fille de son père, le roi George VI, devenant duchesse de Lancaster pendant que le père de celle-ci écoutait l'entretien en cachette.

- Tu as tout entendu ?

- Bien sûr et j'ai même regardé puisque tu étais de trois quart. Tu ne pouvais pas me voir. J'avais remarqué que tu étais malade, d'ailleurs. Qu'avais-tu ?

- J'avais les nausées. C'était mon premier mois de grossesse.

Quand je vais raconter à Jissey ce qui m'arrive, il ne va pas me croire.

* * * *